



Luc Besson s'attaque à *Valérian*, la mythique bédé de science-fiction **Page E 5**



Les **écrivains** dans l'œil de la photographie **Page E 8**

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 JUILLET 2017



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«J'avais envie que ce soit comme si les spectateurs allaient visiter leurs parents ou grands-parents», souligne Pénélope Bourque. De gauche à droite, on aperçoit la violoniste Geneviève Clermont, Dorothée Berryman, Mireille Metellus, Béatrice Picard, France Arbour et Luc Morissette en avant-plan.

ZH FESTIVAL

Le théâtre dans les couloirs

La vieillesse ne prend pas de vacances. Au cœur de l'été, le ZH Festival (ZoneHoma) diffuse deux projets théâtraux consacrés aux personnes âgées et aux lieux qui les accueillent : résidences et centres d'hébergement de soins de longue durée (CHSLD). Deux démarches fort différentes, mais qui s'inspirent chacune de rencontres avec une partie de la population trop souvent délaissée.

MARIE LABRECQUE

En visitant son grand-père, Pénélope Bourque avait été frappée par la présence d'étoiles de couleurs sur les portes des appartements. Des symboles servant à signaler au personnel de la résidence si l'occupant désirait être réanimé ou pas en cas d'arrêt cardiaque. L'impulsion de *Jaunes et rouges brillent les étoiles* est née de la fascination de la dramaturge devant ces décisions très intimes ainsi exhibées. «*Le rapport à la fin de vie, à la mort y devenait de l'ordre de la sphère publique.*» L'intimité est souvent cham-

boulée dans ces endroits. «*À partir d'un certain âge, moins il y a d'autonomie, moins il y a d'intimité et toutes les histoires deviennent publiques.*»

La diplômée du programme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre (cuvée 2013) a inventé une histoire d'amour pour des grands-parents qu'elle regrette de ne pas avoir connus davantage. Une romance ici narrée par un chœur de résidentes qui se projettent dans une passion «*qu'elles-mêmes n'ont pas eu la chance de vivre.*»

Porté par les expérimentées Béatrice Picard, France Arbour, Dorothée Berryman, Mireille Metellus et Luc Morissette, «*un cadeau*», le texte est mis en lecture — et en musique — in

situ, dans la salle communautaire d'une résidence pour personnes âgées autonomes : la Maison des aînés Hochelaga-Maisonneuve. «*J'avais envie que ce soit comme si les spectateurs allaient visiter leurs parents ou grands-parents. Les résidents peuvent aussi assister à la pièce.*»

Pénélope Bourque, qui a elle-même visité des résidences afin de récolter des témoignages, des histoires dont elle a repris, assez librement, des bribes dans son texte, n'a pas eu de mal à faire parler ses sources. «*J'ai senti un grand besoin de se raconter.*» Elle admet ne pas avoir été détrompée, malheureusement, dans le préjugé négatif qu'elle entretenait envers ce type d'endroit «*assez triste*», où l'environnement neutre ne reflète pas la personnalité de ses occupants. «*Et j'ai découvert énormément de solitude.*»

Un lieu en marge

Le couloir des possibles, l'autre projet dont il

est ici question, relève d'une démarche plus large qui réfléchit sur le concept de maison. Et ils ont beau être aux deux extrémités de la vie, les parallèles seraient nombreux entre la clientèle du CHSLD et le groupe étudié dans *Album de finissants*, les adolescents, dans le précédent opus de la compagnie Matériaux composites. «*Ce sont deux points de vue en marge de la vie active, de la course folle*», note la metteuse en scène Anne Sophie Rouleau. Zone dépourvue même de wi-fi, le CHSLD est un espace en dehors de notre temporalité, qui impose un autre rythme. «*On a juste ça, là-bas, du temps. C'est un choc qui nous fait percevoir notre propre vitesse et qui permet une réflexion super intéressante sur notre monde.*»

Vaste projet qui comportera d'autres créations sur différents supports et dont on pourra

VOIR PAGE E 4 : COULOIRS



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

« On peut être objet d'indifférence ou objet de réconfort, mais moi, je veux être présente pour l'autre », explique Suzanne Myre

L'ÉCRIVAIN AU TRAVAIL

Toute l'humanité sur la civière de Suzanne Myre

La romancière-brancardière aime ce contact avec la fragilité, la douleur et la mort qui s'allongent devant elle

De l'autre côté de la fiction. Durant tout l'été, *Le Devoir* part à la rencontre d'écrivains gagnant leur croûte dans des boulots plutôt éloignés de la littérature. En apparence.

DOMINIC TARDIF

Le téléphone sonne dans la centrale des messagers du pavillon Deschamps de l'hôpital Notre-Dame. Au bout du fil, la voix robotique de la répartitrice annonce à Suzanne Myre la nature de sa prochaine course. En cette fin d'après-midi dominicale, un patient attend en radiologie d'être transporté jusqu'aux urgences.

En 1987, l'écrivaine connue pour ses recueils de nouvelles au ton doucement ironique (*J'ai des mauvaises nouvelles pour vous, Humains aigre-doux, Mises à mort*) devient technicienne en documentation, à la bibliothèque médicale de l'établissement de la rue Sherbrooke. Ce qui ne durera que quelques années. «*Les bibliothèques, c'était pas pour moi*

du tout!» s'exclame-t-elle, devant le tapuscrit de son prochain livre, qu'elle potasse pendant les minutes creuses.

«*J'avais besoin de sortir du cadre, de sortir des lignes*, poursuit-elle, *et la beauté de la job de brancardière, c'est que lorsque tu prends le téléphone, tu ne sais jamais ce qui va t'attendre à l'autre bout. Est-ce que ce sera un patient en lit, en civière, en fauteuil roulant? Vas-tu devoir passer par le pavillon Mailloux [l'unité de santé mentale], reconduire quelqu'un aux soins palliatifs?»*

Rare membre du personnel d'un hôpital entrant en relation avec les patients sans leur prodiguer de soins, le brancardier jouit d'une certaine latitude qui lui permet d'envisager son travail comme celui d'un simple «*chauffeur de civières*», ou

d'ajouter à sa description de tâches, selon les circonstances et selon ce que son cœur lui chante, une oreille attentive ou une main sur l'épaule.

«*On peut être objet d'indifférence ou objet de réconfort, mais moi, je veux être présente pour l'autre*», explique celle qui publiait en 2010 *Dans sa bulle*, un roman narré par une préposée aux bénéficiaires. «*Je ne veux pas transporter les gens comme si c'était des paquets, surtout que les gens sont souvent dans un état de grande vulnérabilité. Quand tu te promènes dans l'hôpital sous les yeux de tout le monde alors que t'es tout croche, t'aimes ça savoir que quelqu'un de doux et gentil est là pour toi.*»

Grand niveleur social, le milieu hospitalier permet à Suzanne Myre un contact privilégié avec toutes les couches de la communauté, et parfois même des conversations avec

VOIR PAGE E 6 : HUMANITÉ

CULTURE > MUSIQUE



QUENTIN CURTAT

Le soulman national de France vient défendre ses versions de Frank Sinatra, une icône américaine.

NUITS D'AFRIQUE

Ben l'Oncle Soul : à la recherche de l'icône américaine

YVES BERNARD

En 2016, Ben l'Oncle Soul a fait paraître *Under my Skin*, un disque qui révèle sa vision de Frank Sinatra. Une vision *black*, soul, pénétrée d'accents de blues et de jazz, avec quelques syncopes qui rapprochent du reggae. Plusieurs standards y apparaissent : *Moonlight Serenade*, *My Way*, *New York*, *New York*... en tout, 11 titres traités à la manière du *soulman* national de France qui s'amène au Québec pour défendre ses versions de l'icône américaine. Avec ses neuf musiciens, il s'arrête ce dimanche à la place d'Youville à Québec, et le lendemain au National de Montréal.

« Pourquoi Sinatra ? En fait, je ne le connaissais absolument pas. Le projet, c'est aussi pour combler mes lacunes parce que j'avais l'impression d'être passé à côté d'un monument », admet Ben l'Oncle Soul au téléphone. En 2015, il écoute en boucle une compilation de *The Voice* qui traînait dans une voiture louée aux États-Unis. Revenu à Paris, il se rend compte que cette atmosphère lui manque.

Il décide d'en faire un disque, se plonge dans le *Great American Songbook*, observe les traits de la personnalité du chanteur-acteur, sa manière d'être en studio. Puis, il choisit le répertoire et s'entoure de Benjamin « Waxx » Hekimian aux guitares, de Mathieu Joly au clavier et à la programmation, de Maxime Pinto aux saxophones et à la trompette.

Et Sinatra ? « Pour moi, c'est un des héros des temps modernes. C'est déjà un combat, un acharnement, une détermination. Un artiste qui peut friser la folie, mais qui est exemplaire d'une certaine manière. Il a commencé tout en bas, gamin de la rue, l'immigration italienne, pas un sou en poche, et il est devenu l'entertainer américain par excellence. Il a vécu la grande vie de panache. Il a représenté le rêve américain. »

Mais tout n'était pas que lumière. « Bien sûr qu'il y avait aussi du sombre. Il était très solitaire, colérique, caractériel. C'était pas un homme commode. Il a sans doute été aidé à un moment par ses relations mafieuses, mais il ex-

pliquait que quand on est un enfant de la rue au New Jersey, les vraies grandes figures, les stars de la base, c'est la mafia italienne. C'est des gens qui ont un côté noir, violent, mais c'est les seuls qui viennent à Noël pour distribuer de la nourriture, de l'alcool et un peu de prohibition à l'arrière des camions. »

Au cours de ses recherches, Ben l'Oncle Soul s'est intéressé à l'artiste dans plusieurs de ces contradictions. Une facette de la personnalité du crooner l'a même rattachée à la musique *black*. « C'est un des premiers à avoir soutenu la cause des Noirs. Il disait que lorsqu'il était à l'école dans le New Jersey, il n'y en avait pas. Finalement, quand il s'est rendu compte que toute une partie de la population était mal-aimée et en danger, il a eu le pouvoir de faire des discours contre la ségrégation raciale et il l'a fait. »

Et le disque *Under my Skin* ? *It Was a Very Good Year* devient moins lente et plus légère que l'originale, percutee et sans les somptueux arrangements de

cordes. *All the Way* est plus proche du reggae-soul. *Fly Me to the Moon* lorgne l'électro-soul. *I Love Paris* donne dans le reggae et le dub. Dans l'ensemble, on est loin du music-hall, mais on se plonge dans une autre forme de charme avec la voix quelque peu éraillée de Ben l'Oncle Soul et sa singulière façon de s'approprier les grandes chansons de Sinatra. En France cet automne, le *soulman* intégrera à son spectacle un son et lumières comme dans un *Broadway Show*. En attendant, on dégustera au Québec la version strictement musicale.

Collaborateur
Le Devoir

BEN L'ONCLE SOUL
Québec : à la Place d'Youville, dimanche 16 juillet à 21h 10 dans le cadre du FEQ
Renseignements :
www.infofestival.com

Montréal : au National, lundi 17 juillet à 20h 30 (Première partie : Tamara Weber-Fillion)
Renseignements :
festivalnuitsdafrique.com

JAZZ

Les patiences du jazz par deux Québécois et un Belge

Mardi 16 juin est un disque qui frôle le chef-d'œuvre

SERGE TRUFFAUT

Mardi 16 juin est tout d'abord un objet musical qui se présente sous les auspices du mystère. Car sur la pochette, on aperçoit un véhicule empruntant une courbe brumeuse du Grand Nord ou de Scandinavie. Allez savoir ! Le milieu de cette couverture est barré par les noms écrits en petits caractères de deux musiciens respectés et bien connus dans nos contrées : le contrebassiste Michel Donato et le batteur Pierre Tanguay. À côté de ceux-ci, le nom d'un pianiste que l'on ne connaissait pas : Jean-Philippe Collard-Neven.

Après un clic par-ci, un clic par-là, après avoir questionné le grand tout du « ouaïbe », on a compris que Collard-Neven est un musicien belge. On a noté qu'il avait un contrat avec l'étiquette Igloo-records, qui nous a envoyé ce *Mardi 16 juin*.

Après quoi, on a relevé que toutes les pièces enregistrées par ce trio étaient signées par les membres de ce dernier. On insiste. Ici, l'originalité ou plutôt l'inédit a eu le pas sur un énième hommage à Monk ou une sempiternelle redite du *Stardust* d'Hoagy Carmichael ou du *Cry Me a River* d'Arthur Hamilton. À ce propos, il faut bien reconnaître que les impératifs de marketing imposés à des centaines de musiciens relèvent désormais de l'asphyxie. De quoi (bis) ? De l'art, évidemment.

Par la suite, on a écouté cet album conçu à l'aune de la frugalité. Et là, on est tombé en bas de sa chaise. La très haute. Celle des cieux. Bref, on est tombé de très haut et sans aucune, c'est à relever, encombre. Car ce disque frise le chef-d'œuvre. En d'autres termes, ce *Mardi 16 juin* est fort rare.

Collard-Neven, Donato et Tanguay nous ont rappelé les grandes heures du lyrisme sans les mièvreries. Ils nous ont rappelé quelque chose qui fait penser illico au parti pris esthétique de Bill Evans,

de Tommy Flanagan ou encore de Roland Hanna. Autrement dit, la forme de leur propos musical se conjugue avec le souci pour la beauté. Avec l'effort consenti pour sculpter chaque note à l'encontre du dénuement.

Pour ce qui est maintenant du contenu, *Mardi 16 juin* nous a rappelé un sommet parmi les sommets de l'improvisation, soit ce double album réalisé par le pianiste Chick Corea, le contrebassiste Miroslav Vitous et le saint patron des batteurs Roy Haynes. En 1982, ces messieurs avaient publié sur étiquette ECM un enregistrement intitulé tout simplement *Trio Music* et qui, le temps passant, appartient désormais à la catégorie de l'intemporel.

Mardi 16 juin s'avère un écho actuel à ce *Trio Music*. Tout dans ce disque est à prendre et à savourer. Rien n'est à jeter. S'il fallait donner un exemple du jazz de nuit ou plus exactement des matins blêmes, alors l'objet musical concocté par Collard-Neven, Donato et Tanguay conviendrait à merveille.

◆ ◆ ◆

Si vous avez apprécié le *show* que le pianiste Georges Cables a donné à l'Upstairs, alors vous serez peut-être intéressé par les suggestions de disques suivants : *Manhattan Symphony* avec Dexter Gordon sur CBS/Sony, *The Trip* avec Art Pepper sur Galaxy, *Landscape* avec Pepper sur Galaxy également, *The Roadgame* avec Pepper toujours sur Galaxy, *Friday Night at the Village Vanguard* avec Pepper, mais sur Contemporary, *The Call of the Wild and Peaceful Heart* en tant que pianiste du supergroupe The Cookers sur Smoke Sessions, les trois albums intitulés *Live at the Jazz Standard* avec Frank Morgan, *Icons & Influences*, ainsi qu'*In Good Company* deux albums de Cables en trio parus sur étiquette High Note.

Collaborateur
Le Devoir

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

17 JUIN AU 20 AOÛT 2017

respirez le grand art

PROGRAMMATION COMPLÈTE
418 452-3535 / 1 888 336-7438
DOMAINEFORGET.COM

les concerts du festival

VENDREDI 21 JUILLET 16 H | CONCERT-APÉRO

CORDES ET PIANO AVEC ENTRE AUTRES
LE VIOLONISTE NOAH BENDIX-BALGLEY

Stein Monast
S.E.N.C.R.L. AVOCATS

SAMEDI 22 JUILLET 20 H | ORCHESTRES GRANDEUR NATURE

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC
Fabien Gabel, chef d'orchestre
Johannes Moser, violoncelle

STINGRAY
MUSIQUE

DIMANCHE 23 JUILLET 15 H | ORCHESTRES GRANDEUR NATURE

CONCERT-DÉGUSTATION animé par Jean Soulard
ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL | Boris Brott, chef d'orchestre
Sharon Azrieli, soprano | Noah Bendix-Balgley, violon

ROBERT

les brunches-musique

CASINO
CHARLEVOIX

DIMANCHE 23 JUILLET | BOSSA ET SAMBA

Virginie Hamel, voix | Juan Cruz, guitare | Steve Hamel, percussions
10 h 30 à 12 h : 1^{er} service
12 h 30 à 14 h : 2^e service

CULTURE > MUSIQUE



MARIE-ANDRÉE BLAIS

Les lauréats du concours 2017. De gauche à droite: le chef Nicolas Ellis, le pianiste Tristan Longval-Gagné, la pianiste Angela Suet Kee Ng, la pianiste Christine Ke Pan, les pianistes Linda Ruan et Charissa Vandikas.

CONCOURS DE MUSIQUE DU CANADA

La méticuleuse recherche des talents musicaux de demain

Le Canada impressionne le monde par sa pépinière de talents classiques. Comment sont-ils repérés ?

CHRISTOPHE HUSS

Mercredi soir à Gatineau se tenait le concert gala des lauréats du Concours de musique du Canada (CMC). Bien plus qu'un concours, le CMC est, pour les musiciens de 7 à 25 ans, un véritable maillage des talents prometteurs à travers le pays.

Encore un chanteur québécois ! Encore un chef canadien ! Nous en avons très peu conscience ici, mais, à l'étranger, notre réputation en matière de pépinière de talents musicaux est faite. Au point de devenir quasiment, en ce qui concerne les chanteurs, un gage de qualité.

À Gatineau, mercredi, c'est Nicolas Ellis qui dirigeait les lauréats. Il est avec Andrei Feher, Jordan de Souza, l'un des grands espoirs de la direction d'orchestre. Il en va de même avec les instrumentistes. Charles Richard-Hamelin, Tony Yike Yang au piano, Blake Pouliot ou Kerson Leong au violon. Le grand public a été récemment sensibilisé au talent des jeunes musiciens à travers l'émission télévisée *Virtuose* de Gregory

Charles. Les vainqueurs des deux premières éditions de l'émission connaîtront les honneurs de l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay de Lanaudière ce soir. Une telle émission n'est pas née *ex nihilo*. Elle doit énormément au travail de fond de dizaines de bonnes volontés à travers le pays. La veille des meilleurs jeunes talents, de Vancouver à Halifax, menée depuis 59 ans par le CMC, est rendue désormais possible grâce à l'immense générosité du mécène Roger Dubois, de Canimex.

L'angoisse de la pérennité

Depuis près de 60 ans, le CMC engage des jurys, pédagogues professionnels ou interprètes qui auditionnent environ 500 jeunes musiciens par année. Les participants de 7 à 25 ans (30 ans pour les chanteurs), qui se répartissent en quatre catégories d'âge, sont incités à concourir par leurs professeurs dans les conservatoires et écoles de musique.

« Nous dénichons les artistes au niveau pancanadien, nous sommes surtout sur le terrain, nous sommes reconnus par tous les pairs [professeurs et parti-

cipants], mais peu connus du grand public », résume Marie-Claude Matton, directrice générale du CMC.

Ce travail d'utilité nationale n'a droit à aucun soutien public, car sa singularité fait que le CMC ne rentre dans aucune case de programmes d'aide financière. « À la fin des années 90, les concours ont été coupés des programmes à Patrimoine canadien. Le concours se finance donc par des mécènes, les revenus des inscriptions et l'aide des bénévoles. »

En 2018 pour le 60^e anniversaire, la finale aura lieu à Montréal. Marie-Claude Matton lance un cri du cœur: « Il faut prendre soin de ce joyau. Il y faut réfléchir comment assurer la pérennité de ce que cet organisme fait. »

La toile d'araignée

Et le CMC en fait beaucoup ! « Nous déplaçons un jury de cinq personnes dans 13 villes au Canada entre avril et mai. C'est la 1^{re} étape du concours. Chaque juge est indépendant, rédige des commentaires et attribue une note. Si la moyenne des notes est supérieure à 87/100, le musicien se qualifie pour la finale nationale. »

L'édition 2017 a ainsi jugé (par un autre jury de cinq membres) 75 musiciens lors de la finale nationale. Pour Marie-Claude Matton, le passage devant jury « apporte un outil supplémentaire dans la formation. Un musicien qui va jusqu'au bout aura eu l'équivalent de dix classes de maître, puisque dix juges auront chacun donné une note et rédigé un commentaire personnalisé. Nous ne sommes pas à la recherche d'un gagnant: nous voulons outiller les jeunes musiciens et les amener à se dépasser. »

Le système est aussi impeccable qu'implacable, d'autant que les jeunes, au cours de leur évolution, peuvent s'inscrire plusieurs fois de suite. Marie-Claude Matton rappelle que le violoniste d'Ottawa Kerson Leong a glané la meilleure note cinq années de suite.

Parmi les lauréats québécois célèbres, on compte Marc-André Hamelin, Chantal Juillet, Louis Lortie, Marie-Nicole Lemieux, André Laplante, Boris et Denis Brott, Anne-Marie Dubois, Jacques Héту, Alexandre Da Costa et Gregory Charles.

Ce dernier n'a pas oublié le CMC: « L'émission *Virtuose*, chaque année, nous demande

une liste de référence de musiciens qui pourraient être approchés pour faire l'émission. » Comment cette matière première résultant d'un travail professionnel de défrichage et de sélection incomparable est-elle valorisée ? « Il n'y a pas de

contrepartie à l'heure actuelle. Les musiciens qui sont issus du concours vont avoir dans leur biographie la mention qu'ils ont été primés au CMC », avoue Marie-Claude Matton.

Le Devoir

Monique Leroux

Pianiste lauréate en 1970, dans la catégorie 15 ans et moins, alors que Louis Lortie concourrait dans la classe d'âge inférieure, Monique Leroux, porte-parole de l'édition 2017, a troqué le piano pour la finance, mais a appris grâce au CMC, à « combattre le stress, s'exprimer plus facilement, faire face à l'échec et apprendre à savoir se préparer » (Radio Canada, 7 juillet).

Interrogée par *Le Devoir*, Monique Leroux pense que ce « centre d'éducation très utile » mérite que « chacun donne appui, visibilité et soutien, en temps ou en argent, pour développer la carrière qui sera parfois artistique,

parfois autre ». La réalité du CMC « est d'offrir un tremplin à tous les jeunes et à l'écosystème musical » et l'organisme doit donc trouver les moyens d'assurer sa pérennité. Elle rêve aussi, pour le 60^e anniversaire, de « réunir ceux et celles qui ont pu bénéficier du CMC comme d'un tremplin, les lauréats qui ont marqué la musique au Canada ».



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

FESTIVAL Opéra DE QUÉBEC



DIRECTION GÉNÉRALE ET ARTISTIQUE GRÉGOIRE LEGENDRE

24 JUILLET AU 5 AOÛT 2017

LOUIS RIEL / HARRY SOMERS
DON GIOVANNI / MOZART / STUDIO D'OPÉRA
GALA D'OPÉRA SOUS LES ÉTOILES
ANTHONY ROTH COSTANZO ET LES VIOLONS DU ROY
SHAKESPEARE À L'OPÉRA
LA BRIGADE LYRIQUE
MASCARADE À VENISE / OPÉRA JEUNESSE
QUARTOM / ACTE III
VIENNOISERIES MUSICALES

FESTIVALOPERAQUEBEC.COM
BILLETECH.COM 1 877 643-8131

Québec Ville de Québec Québec Canada ici Québec

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE (TNM)
Direction, administration et finances

Depuis plus de 65 ans, le TNM représente un lieu de référence de la culture théâtrale au Québec. L'institution cherche actuellement à combler le poste de Direction, administration et finances.

Le titulaire du poste assure la gestion de l'ensemble des opérations organisationnelles et financières de l'institution et a comme fonction de favoriser la pleine réalisation du mandat artistique et de réunir les conditions financières et organisationnelles gagnantes pour assurer le succès et le rayonnement du TNM. Plus particulièrement, il développe et contrôle les budgets et toute autre activité se rapportant à la gestion financière. Il planifie et rédige les demandes de subventions, planifie et coordonne les opérations et activités stratégiques et administratives. Il négocie les ententes de coproductions et les contrats de droits d'auteur et supervise les directions des ressources humaines, gestion du bâtiment, ressources matérielles et informatiques et le secteur de la comptabilité.

Exigences :

Baccalauréat complété dans une discipline appropriée et reliée à l'emploi. Dix années d'expérience pertinente dont au moins cinq dans un poste similaire. Fortes habiletés de gestionnaire et de négociateur. Grand intérêt pour les arts de la scène et le domaine culturel.

Voir autres détails sur le site Internet du TNM :
www.tnm.qc.ca/emploi/#administration

Les personnes intéressées doivent soumettre leur candidature d'ici le 23 août, par courrier électronique, à l'adresse daf@tnm.qc.ca.

Seules les personnes dont les candidatures auront été retenues seront contactées.

CULTURE > DE VISU

Skulptur Projekte révèle les hypertextes de Münster

L'événement légendaire se déploie pour une 5^e fois dans la ville

SKULPTUR PROJEKTE
2017
Lieux divers dans Münster
(Allemagne)
Jusqu'au 1^{er} octobre

MARIE-ÈVE CHARRON
à Münster

Skulptur Projekte (SP) se découvre avec à la main une carte de la ville, l'outil indispensable pour trouver les 36 projets inédits de l'événement disséminés dans Münster. Tous les 10 ans, depuis 1977, cette ville allemande est le théâtre d'une exposition spéciale présentant les œuvres spécifiquement conçues pour le site.

L'événement né dans le but d'initier la population aux enjeux contemporains de la sculpture et de l'art dans l'espace urbain est depuis devenu une référence mondiale qui a fait école. Mythique par son rôle de pionnier, SP se distingue encore par son envergure et sa fréquence, soit une fois par décennie, qui permet un précieux recul par rapport au site maintes fois investi et enrichi de 38 œuvres héritées des éditions antérieures.

Toujours dans l'aventure, l'initiateur Kasper König assure la continuité alors que les commissaires Britta Peters et Marianne Wagner apportent un vent de fraîcheur qui répond aux attentes croissantes. 2007 proposait des œuvres qui ancrèrent l'événement dans son histoire et fournissait avec le catalogue un ouvrage de référence pointu sur l'art dans l'espace public. Toujours à l'affût des réflexions de pointe en la matière, l'édition de cette année repense le caractère *in situ*, ou *site-specific*, des œuvres qui est au fondement de SP en attestant de la mondialisation et du tout-numérique.

Nomadisme

Cela prend forme dans les interventions d'Aram Batholl, des dispositifs répartis en trois sites qui convertissent le feu en

électricité pour alimenter des appareils numériques devenus incontournables dans nos vies. Près de l'antenne de télécommunication, son BBQ permet de se connecter à une base de données sans Internet, l'artiste rappelant ainsi qu'à l'encontre des apparences, cette plateforme appartient au privé.

L'aspect public des espaces — incluant les plus immatériels — et de l'art revient au cœur des réflexions abordées par les œuvres qui continuent de faire du contexte de la ville leur matière, que ce soit pour ses dimensions géographiques, architecturales, sociales, historiques ou économiques. Dans l'ancien hôtel de ville où le Traité de Münster a été signé en 1648, assurant la paix en Westphalie, Alexandra Pirici évoque par les corps et les voix de six performeurs une conception de l'histoire et des identités nationales loin de la fixité et du monument.

À deux pas de là, le LWL-Museum, toujours le quartier général de SP, abrite quelques œuvres traitant des frontières entre le privé et le public, dont la plus saisissante est celle de Gregor Schneider. Le banal appartement qu'il fait traverser bascule dans l'insolite. L'expérience désorientante et confine, se situant ainsi à l'opposé du projet de Michael Asher, montré par ses archives dans le musée. Avant sa mort en 2012, il a été de toutes les éditions avec sa caravane Eriba qu'il stationnait de semaine en semaine à différents endroits dans Münster, exposant par son nomadisme les traits propres à l'événement: la durée et la ville même.

Jardins communautaires

D'autres œuvres anciennes qui, elles, marquent durablement le paysage sont aussi à ne pas manquer, comme le pavillon de Dan Graham (1987), le *Square Depression* de Bruce Nauman (1977-2007) et les



HENNING ROGGE SKULPTUR PROJEKTE

L'informatique a triomphé dans l'œuvre de Hito Steyerl, avec les récits entrecroisés de robots, anciens et actuels, dans le hall futuriste d'une banque.

boules de billard géantes sur les berges du lac Aasee, œuvre iconique (1977) de Claes Oldenburg.

Pour tout voir, il faut quitter le cœur historique de la ville, une reconstitution des façades détruites lors de la Seconde Guerre mondiale. Le vélo s'impose pour gagner les œuvres plus éloignées, l'événement ne cessant d'ailleurs d'élargir son périmètre. SP va encore plus loin cette année en ajoutant un volet dans la ville industrielle de Marl que plusieurs, comme *Le Devoir*, cependant risquent de ne pas visiter faute de temps.

Contrairement à Münster, tournée vers le passé, Marl dans les années 1950 a fait le choix de la modernité, mais a perdu avec le déclin des activités industrielles. Du reste, c'est l'informatique qui a triomphé, comme en témoignent éloquentement les œuvres de Pierre Huyghe et de Hito Steyerl; lui avec la progression d'organismes cellulaires automatisés dans les entrailles inquiétantes d'un aréna; elle avec les récits entrecroisés de robots, anciens et actuels, dans le hall futuriste d'une banque.

C'est le passé colonialiste de l'Allemagne qui réapparaît

dans le projet du Camerounais Hervé Youmbi. Ses masques fichés dans les arbres d'un ancien cimetière ne sont pas l'incarnation d'entités, mais l'évocation critique d'opérations culturelles (appropriation, hybridation, acculturation). Avec la mondialisation, les échanges culturels se multiplient, souvent dans des rapports asymétriques de pouvoir dictés par le marché. Il faut entrer dans une ancienne boutique asiatique pour visionner l'irrésistible vidéo de Mika Rottenberg, montrant un réel halluciné, celui de la Chine liant par ses marchandises des villes frontalières du

Mexique et des États-Unis.

L'esprit de SP se résume brillamment dans le projet de Jeremy Deller, amorcé en 2007 avec les jardins communautaires. Dans l'un d'eux, une maisonnette permet de consulter les quelque 30 journaux de bord consignés par les jardiniers amateurs sur 10 ans. Les bouquins recèlent de petits trésors, témoignages d'une vie ordinaire qui a lentement cours à Münster quand l'attention se trouve ailleurs.

Collaboratrice
Le Devoir



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Anne-Sophie Rouleau et Marie-Ève Fortier, conceptrices de la pièce *Le couloir des possibles*

COULOIRS

SUITE DE LA PAGE E 1

voir pour l'instant une étape scénique à l'Espace libre, *Le couloir des possibles* est né de rencontres entre différents auteurs et des résidents du centre Le Cardinal, à Pointe-aux-Trembles. Comme si chaque artiste ouvrait la porte d'une chambre et rendait ensuite compte des deux heures par-

tagées avec cet inconnu, de manière subjective. « On n'arrive pas neutre dans ces endroits-là, ça bouscule, constate Anne Sophie Rouleau. Pour certains, ça a été très dur, pour d'autres, super drôle, parce qu'on rit beaucoup aussi dans ces lieux. Et en faisant appel à plein de personnes dif-

férentes, on arrive à un portrait beaucoup plus riche et contrasté que si on allait juste faire une enquête sur le terrain. »

D'autant que le projet a pris soin d'inclure des résidents à divers stades de la maladie. Pour certains auteurs mis devant des gens ne parlant presque plus, la personne rencontrée a servi de muse et le silence est devenu une invitation à « rêver » cet étranger. Ou à plutôt écrire sur leur propre parent âgé.

La sélection refléterait aussi le large éventail de situations sociales vécues dans ces centres. « Une technicienne en loisirs dresse une classification officielle des résidents selon quatre types: ceux qui reçoivent de la visite très fréquemment, d'autres pour qui c'est uniquement lors des fêtes importantes; ceux qui reçoivent juste une carte et les résidents qui n'ont rien du tout... » énumère la cocréatrice Marie-Eve Fortier, chargée d'enrichir visuellement le projet. La scénographe et artiste visuelle a notamment composé, à partir de ces « blind-dates » artistiques, des albums comportant un montage de photos, de dessins et d'éléments divers. Lors de la mise en lecture, un cartable sera disposé sur chaque table où les auteurs prendront

place — au milieu même des spectateurs — afin de lire leur texte.

Un choix collectif

Pour les résidents issus de cultures étrangères, l'isolement peut être encore plus prononcé. La dramaturge Marie-Louise Bibish Mumbu, qui a demandé à participer à l'aventure, revenait justement d'aller voir sa mère en perte d'autonomie au Congo. « Là-bas, c'est toute la famille qui la prend en charge, raconte Anne Sophie Rouleau. Le CHSLD, ça peut être très choquant vu de l'extérieur. »

Les créatrices désirent aborder cette institution sans jugement. « On ne veut pas nourrir les clichés. Les CHSLD sont souvent représentés de façon très négative. Or il y a là des [employés], surtout des femmes, beaucoup d'immigrantes, qui travaillent comme des malades. » Reste qu'une critique sociale émerge par la bande. « L'idée, c'est que le CHSLD existe à cause de tout le monde, de choix collectifs contre lesquels on pourrait tous réagir, affirme la metteuse en scène. Il y a plein de choix qu'on est obligé de faire pour se permettre notre mode de vie. »

Collaboratrice
Le Devoir

Philippe Halsman

ÉTONNEZ-MOI!
15 JUIN - 4 SEPTEMBRE 2017



Musée national des beaux-arts du Québec
Québec



Une exposition produite par le Musée de l'Elysée, Lausanne, en collaboration avec les Archives Philippe Halsman, New York. Commissaires: Anne Lacoste et Sam Stourdzé



Philippe Halsman, Marilyn Monroe, 1959 (détail). © 2017 Archives Philippe Halsman / Magnum Photos

MNBAQ.ORG

GALERIE D'ART
Stewart Hall
ART GALLERY

Parc Stewart et Galerie d'art Stewart Hall
176, ch. du Bord-du-Lac - Lakeshore Rd.

PIQUE-NIQUE

16 juillet 2017

12 h à 17 h

Guillaume La Brie
Mathieu Lacroix
Véronique Lépine
Marie-Hélène Plante
Edouard Pretty
Proulx Rousseau

Dans le cadre de *Géopoétique*, un programme d'activités culturelles spécialement conçues pour célébrer le 150^e anniversaire de la Confédération canadienne. Apportez votre pique-nique et passez la journée au bord du lac Saint-Louis, alors que sept artistes créent sur place des œuvres expérimentales et éphémères.

Entrée libre

INFO : 514 630-1254

www.pointe-claire.ca

Une saison pleine de ressources!

- L'art et l'histoire - MONTRÉAL - tours de l'île (6 août et 24 septembre)
- GATINEAU - OTTAWA - musées et nature (9 septembre)
- Sculpture et poésie à SHERBROOKE (22 octobre)
- BURLINGTON - MIDDLEBURY (28-29 octobre)
Les musées - le *Vermont Mozart Festival*
Prix spécial jusqu'au 25 juillet.



www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec

JAUNES ET ROUGES BRILLET LES ÉTOILES

Texte: Pénélope Bourque. Mise en scène: Véronique Bossé. Œuvre du collectif *Ce n'était pas du vin* présentée le 15 juillet à la Maison des aînés Hochelaga-Maisonneuve.

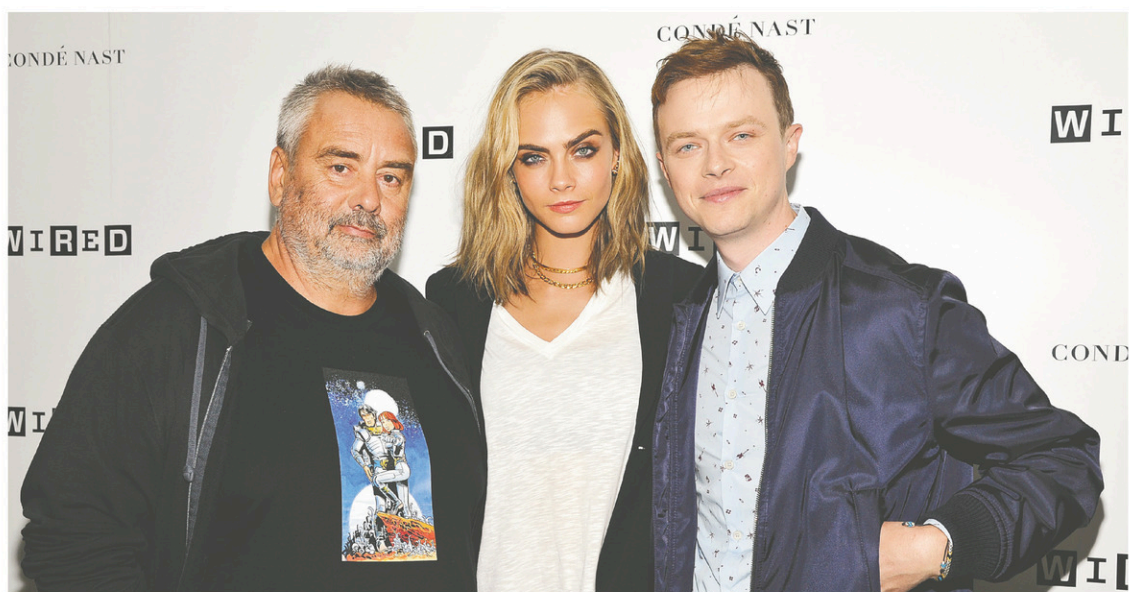
LE COULOIR DES POSSIBLES

Création de: Anne Sophie Rouleau et Marie-Eve Fortier. Textes de: Steve Gagnon, Marie-Louise Bibish Mumbu, Virginie Beauregard D., Claudine Vachon, Anne-Marie Guilmaine et Jean-Christophe Réhel. Présentée le 28 juillet, à l'Espace libre.

CINÉMA

CINE OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944, #1

MOI, DANIEL BLAKE
de Ken Loach (GB-FR-BE) VOSTF PALME D'OR
FESTIVAL DE CANNES
AVEC DAVE JOHNSON, DAVE JOHNS ET
HAYLEY SQUIRES.
Le lundi 17 juil. | 16 h et 19 h 30 9,00 \$



Le réalisateur Luc Besson a confié les rôles de Valérian et de Laureline à Dane Dehaan et Cara Delevingne, respectivement.

ENTREVUE

Luc Besson repart à la conquête de l'espace

MANON DUMAIS

Star Wars, Blade Runner, Total Recall, Le cinquième élément, Avatar: ce ne sont pas les références qui manquent dans Valérian et la cité des mille planètes. Non pas que Luc Besson ait manqué d'imagination en signant cet ambitieux et opulent space opera adapté de la série de bédés de Christin et Mézières, Valérian, agent spatio-temporel, plus particulièrement du sixième tome, à saveur écologique, L'ambassadeur des ombres (Dargaud, 1975).

En fait, c'est la preuve que cette bédé de gauche féministe, lancée dans Pilote en 1967, a grandement influencé la bédé, la littérature et le cinéma de science-fiction. « On dirait Valérian », aurait lancé le dessinateur Jean-Claude Mézières en découvrant le premier volet de la saga de George Lucas. Au fait, Luc Besson n'aurait-il pas rêvé de signer l'un des volets de cette célèbre saga? « Évidemment, ça m'aurait fait plaisir à l'époque de réaliser un épisode de Star Wars, mais ayant tourné Valérian, je n'en ressens plus l'envie », confiait-il lors d'une brève visite à Montréal en juin — peu avant qu'on annonce que Ron Howard reprenait les rênes des aventures du jeune Han Solo.

Grand lecteur de la série dans les années 1970, Luc Besson rêvait plutôt, depuis plus de vingt ans, de porter au grand écran les aventures de Valérian (Dane DeHaan, vu dans Kill Your Darlings et Un ours et deux amants) et de sa fidèle partenaire Laureline (Cara Delevingne, vue dans La face cachée de Margo et Suicide Squad). Faute d'avoir pu le faire, il avait fait appel à Mézières pour signer l'univers visuel du Cinquième élément.

« Je n'aurais jamais pu tourner Valérian si je n'avais pas réalisé Le cinquième élément il y a vingt ans. Je dirais même que c'aurait été impossible si je n'avais pas tourné Le grand bleu il y a près de trente ans. Si je compare ces deux tournages, les cent jours de tournage de Valérian ont été faciles! On a même terminé avec quelques jours d'avance. »

Tournage épique

Certes, le réalisateur de Nikita a pris du galon en trente ans, et la technologie a considérablement évolué depuis la sortie du Cinquième élément où Li-lou (Milla Jovovich) atterrissait dans le taxi volant de Korben Dallas (Bruce Willis) — une idée inspirée du quinzième al-

bum de la série Valérian, Les cercles du pouvoir (Dargaud, 1994). Si le tournage de Valérian s'est bien déroulé, celui-ci était bien particulier puisque l'on montait les scènes dès qu'elles étaient tournées.

« Nous tournions dans le sens des effets spéciaux; je n'avais encore jamais fait ça. Il y avait deux studios de montage, dont un sur le plateau. Certains effets spéciaux prennent presque deux ans, alors c'était une façon de ne pas trop faire attendre les boîtes d'effets spéciaux », explique le cinéaste, qui a dû gérer 7 plateaux, 24 décors et plus de 1000 artisans dans la Cité du cinéma Saint-Denis en 2016.

Exigeant envers lui-même, Besson aime s'entourer de la crème des artisans. Pour signer les quelque 2730 effets spéciaux de ces 137 minutes de péripéties dans l'espace campées au XVIII^e siècle, il a fait appel à Weta Digital, studio de postproduction créé par Peter Jackson, à Industrial Light & Magic, société d'effets spéciaux fondée par George Lucas, et la compagnie québécoise d'effets visuels numériques Rodeo FX, lauréate de trois prix Emmy pour ses effets spéciaux pour Game of Thrones.

Pour Besson, il allait de soi que les artisans de Rodeo FX se retrouvent au générique de ce film au budget évalué à 297 millions d'euros (faisant de celui-ci le film le plus cher de l'histoire du cinéma européen), puisqu'il avait été plus que satisfait de leurs effets spéciaux pour Lucy en 2014. Cette fois-ci, la boîte québécoise a eu pour mission de donner vie à la colossale station spatiale Alpha, où vivent des milliers de peuples, parmi lesquels neuf millions d'êtres humains.

Apparitions surprises

Au cours du tournage, Christin et Mézières se sont pointés à quelques reprises sur le plateau afin d'apporter leur soutien à Luc Besson: « J'ai vécu ce film à travers les yeux de Mézières et Christin, qui m'aiment encore; c'est bon signe. »

Autre signe de satisfaction, Besson ne cache pas qu'un deuxième volet pourrait voir le jour: « Le deuxième Valérian est déjà écrit! Si le premier a du succès, je suis donc prêt à en tourner la suite. En plus, je travaillerais n'importe quand avec Dane et Cara. »

Enfin, pour ceux qui ne sauraient les reconnaître, sachez que l'on retrouve au générique de Valérian et la cité des mille planètes plusieurs cinéastes français, dont Xavier Giannoli

(Quand j'étais chanteur, Marguerite), Gérard Krawczyk (Lété en pente douce, Fanfan La Tulipe) et Benoît Jacquot (Villa Amalia, Les adieux à la reine).

« Ce sont des potes et je me disais que ce serait bien qu'ils viennent incarner chacun un capitaine accueillant les différents représentants des peuples de l'espace dans la scène d'ouverture où l'on raconte la conquête de l'espace. Ce n'est qu'une courte apparition où ils n'avaient qu'à serrer la main des visiteurs, sans dire un mot, mais l'idée d'imaginer la tête des journalistes intellectuels qui n'aiment pas mon cinéma en voyant Benoît Jacquot m'amusa beaucoup. »

Le Devoir

VALÉRIAN ET LA CITÉ DES MILLE PLANÈTES

En salles le 21 juillet, en avant-première le 19 juillet à l'Auditorium des diplômés de la SGWU (théâtre Hall) à l'Université Concordia, dans le cadre de Fantasia

cinéma
thèque
qc

Les Nuits blanches du facteur

d'ANDRÉ KONCHALOVSKY

Ven.-dim. mar.-jeu. 20 h 15 (VOSTF) Dernière semaine!



Paris pieds nus

de DOMINIQUE ABEL et FIONA GORDON

Ven.-dim. mar.-jeu. 18 h 30 lun. 16 h 30



Rue de la Victoire

de FRÉDÉRIQUE COURNOYER LESSARD

Ven.-dim. mar.-jeu. 17 h lun. 20 h 30 (précédé d'un court métrage)

335, boul. de Maisonneuve Est @ berri-ugam
514-842-9768

cinemathequeqc

cinematheque.quebecoise

cinematheque.qc.ca

Un Warhol dans ma tête

WEIRDOS

★★★

Comédie dramatique de Bruce McDonald. Avec Dylan Authors, Julia Sarah Stone, Molly Parker, Allan Hawco. Canada, 2016, 85 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ses premiers films (Roadkill, Highway 61) évoquaient les plaisirs imprévisibles de la route, avec déjà une belle bande de weirdos qui ont marqué l'imaginaire du cinéma canadien-anglais. Depuis bientôt 30 ans, Bruce McDonald, lui, se faufile entre les genres, du film musical (Hard Core Logo) au cinéma d'horreur (Pontypool), aimant jouer la carte de l'imprévisible.

Il réussit encore à nous surprendre dans Weirdos, un autre road movie, mais plus mélancolique, voire sentimental, avec quelques touches oniriques dominées par Andy Warhol, ou plutôt une vision spirituelle de celui-ci guidant les pas d'un adolescent à l'identité confuse (pardonnez le pléonasme). À l'été 1976 dans un petit village de la Nouvelle-Écosse, à la confusion s'ajoute un inévitable ennui, celui qui pousse à vouloir prendre le large vers la grande ville, même si on parle ici de Sydney...

Kit (Dylan Authors) a de nobles raisons de vouloir s'y rendre, cherchant à retrouver sa mère, sans bien sûr dire un mot à son père (Allan Hawco) de ce voyage improvisé en auto-stop avec sa copine Alice (Julia Sarah Stone), obsédée par l'idée de passer aux choses sérieuses. Le garçon n'est pas si pressé, et sa fixation pour les excentricités d'Andy Warhol, lisant le magazine Interview comme d'autres les Évangiles, n'échappe pas à sa compagne de voyage. Arrivés à destination après bien des rencontres déroutantes, Kit découvre sa mère (Molly Parker, qui en fait des tonnes, et on en redemande) dans son élément naturel, repaire d'artistes, et de désaxés, où elle semble régner en déesse, capable de camou-

fler sa fragilité émotive, mais sans seulement. L'adolescent perdra alors ces illusions, mais gagnera forcément en maturité.

Cette aventure sinieuse aux mille détours amusants, farcie de clins d'œil sur l'ambiguïté sexuelle et la singularité canadienne (comme un contrepoint, l'action se déroule un 4 juillet, avec les images télévisuelles d'une parade « qui n'est pas la nôtre », précise un des personnages, marqué par la guerre), se décline dans un somptueux noir et blanc. Tout cela rehausse d'un cran le caractère résolument nostalgique d'un film d'époque dont les bornes temporelles sont surtout musicales, une belle habitude chez Bruce McDonald.

Comme il a depuis longtemps une feuille d'érable tatouée sur le cœur, point de disco new-yorkais ou de pro-

test songs californiennes. Dans une succession de petits moments de grâce, il convie Gordon Lightfoot (Summer Side of Life), Patsy Gallant (From New York to L.A.), Anne Murray (Snowbird), et tant d'autres, suite de points d'orgue le long de cette route pas banale empruntée par ces adolescents en cavale, somme toute assez gentille, où même les policiers sont déboussaillés.

La sincérité de ce récit d'apprentissage prend sa source dans les souvenirs personnels du scénariste Daniel MacIvor, qui a trouvé en McDonald un traducteur respectueux et inspiré. Le cinéaste aux allures de cowboy délinquant prouve, une fois encore, son assurance et sa maturité, des contradictions qui font sa singularité.

Collaborateur
Le Devoir



Weirdos raconte les périples d'un adolescent à l'identité confuse.

LE NOUVEAU FILM DE BRUCE MCDONALD
(THE TRACEY FRAGMENT - HARD CORE LOGO - PONTYPOOL)

ACADEMY OF CANADIAN CINEMA & TELEVISION
ACADÉMIE CANADIENNE DU CINÉMA ET DE LA TÉLÉVISION

Meilleur scénario original - Daniel MacIvor
Meilleur second rôle - Molly Parker

"À VOIR!"

NOW

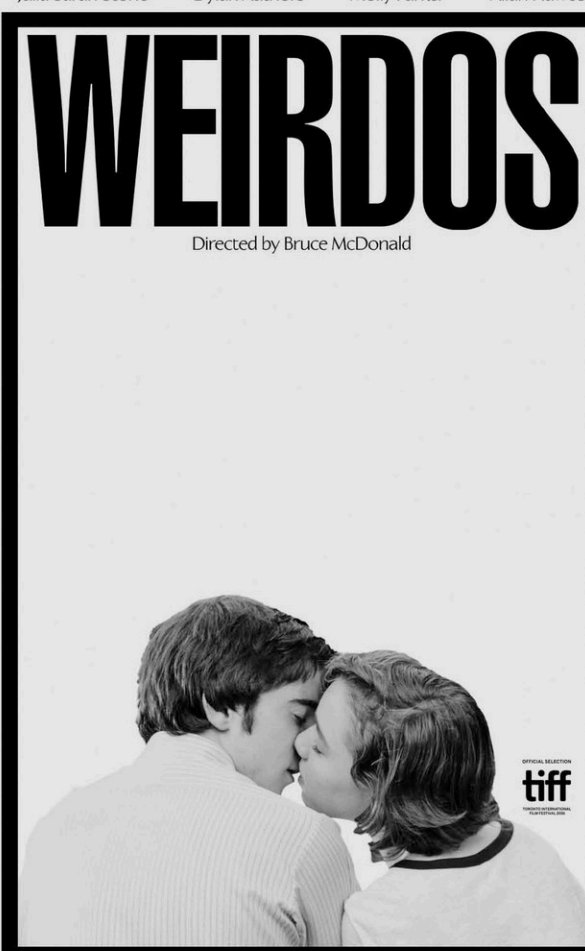
"UN DES PLUS BEAUX FILMS
DE BRUCE MCDONALD"

thestar.com

"UNE PÉPITE!"

TORONTO
SUN

Julia Sarah Stone Dylan Authors Molly Parker Allan Hawco



Directed by Bruce McDonald

SOS-TITRES FRANÇAIS

CINÉMA DU PARC

QUEBEC
CINÉMA LE CLAP

CINÉMA
SOUS LES ÉTOILES
DE FUNAMBULES MÉDIAS

8^e édition
27 JUIN > 9 SEPTEMBRE
LE DOCUMENTAIRE SOCIAL DANS L'ESPACE PUBLIC

LIVRES

DANS L'OMBRE DES FILMS

«Barebacking» et cartes postales

LOUIS
HAMELIN

Durant tout l'été, *Le Devoir* vous invite à redécouvrir des œuvres littéraires condamnées à vivre dans l'ombre de leur adaptation à l'écran. Cinquième chapitre d'une série de douze: *Brokeback Mountain* de... Annie Proulx

«The Wyoming Department of Tourism expects thousands of people to come looking for the real *Brokeback Mountain* — the same way people wanted to find *Devil's Tower* after seeing *Close* encounter of the third kind... But people won't find the real *Brokeback Mountain* there, because it doesn't exist.» (ABC News, 5 mars 2006)

Que la montagne vienne à toi ne t'empêche pas d'aller à la montagne, que celle-ci existe ou non, et un film qui rapporte 170 millions et une brassée d'Oscar et de Golden Globes constituera toujours une meilleure pub qu'une nouvelle littéraire d'une trentaine de pages, même parue dans le prestigieux *New Yorker*.

Or, si la montagne est une création imaginaire, pourquoi l'avoir appelée ainsi? Je suis du genre à penser qu'un écrivain ne baptise jamais rien au hasard, qu'il va tenter d'investir chaque syllabe de chaque nom trouvé d'un maximum de signification. Le colonel Kilgore («kill gore») imaginé par le scénariste d'*Apocalypse Now* en est un exemple assez éloquent, mais la liste de ces créations onomastiques de la fiction pourrait être allongée à l'infini.

Il paraît qu'on peut trouver, au Wyoming, un ranch Brokenback, un ruisseau nommé Brokenback Creek, une Brokenback Road, et même un Brokenback Peak! La toponymie locale ignore en revanche le mot «Brokeback». Et la question que je me pose et qui ne me semble pas sans intérêt, quand bien même je serais tout seul à la poser parmi les millions de personnes qui ont lu le livre ou vu le film, c'est: quel effet a voulu créer Annie Proulx en amputant ainsi les dos cassés des reliefs sauvages de l'Ouest d'un misérable?

Broke = fauché. Les deux cow-boys de l'histoire ont du mal à joindre les deux bouts, ils sont les gagne-petit des

grands espaces. Un châtreur de veaux et un anonyme du rodéo embauchés comme bergers, l'espace d'un été, dans les somptueux alpages des Rocheuses. *Brokeback Mountain*, ou les aventures de deux fauchés dans la prairie alpine. On pourrait bien entendu s'arrêter là. Mais je suis à peu près convaincu que Proulx s'est arrangée pour compresser (inconsciemment?) encore plus de sens caché dans ce beau mot à l'abord rocaillieux, «Brokeback Mountain», qui résonne tel un emblème poétique planant à la fois sur le long métrage et le texte de fiction.

Loin d'une rectitude néomoral

Est-ce tout simplement parce que j'ai l'esprit mal tourné? Quand je l'entends, un mot voisin, un quasi paronyme, surgit des profondeurs de mon cerveau: *barebacking... barebacking*. Littéralement: chevauchée à cru. Forgé au sein de la communauté gaie américaine au milieu des années 1990, le terme désigne des relations sexuelles volontairement non protégées et revendiquées comme telles, en une manière de défi. La nouvelle de Proulx est parue en magazine en 1997. Ne serait-il pas réjouissant que l'auteur, dont le travail a inspiré ce parfait exercice de rectitude néomoral que'est le film d'Ang Lee, ait encodé, à même le mot le plus important de sa fiction, une pratique aussi controversée? De toute manière, la chose est indéniable: ses deux cow-boys de l'ère présidatiqua «chevauchent à cru».

Quant au film d'Ang Lee, il a été tourné dans les Rocheuses canadiennes, près de Calgary. Autre élément canadien à sauveur touristique: Annie Proulx séjourne chaque année près de L'Anse aux Meadows, tout au nord de Terre-Neuve, où était située l'action de *Nœuds et dénouements*, son second roman, qui lui valut un National Book Award et le Pulitzer.

Le *New Yorker* constituant une tribune de choix, la nouvelle de Proulx était loin d'être passée inaperçue à sa première parution. Lorsque le succès de *Souvenirs de Brokeback Mountain* aura propulsé ce drame passionnel atypique au rang d'événement international, le magazine fera d'ailleurs sa une avec un dessin qui, pastichant l'affiche du film, figurait, dans le rôle des amants vachers, les Texans W. Bush et Dick Cheney, regard fuyant sous les larges bords inclinés de leurs Stetson.

La sortie du film, en 2005, relança la nouvelle, qui allait entre

autres faire l'objet, en français, d'un tirage à part, commercialisé à l'enseigne des deux beaux gosses jouant aux mannequins du *Wild West* sur une jaquette aux allures de carte postale. J'ai parlé plus haut d'exercice de rectitude néomoral, mais je ne vais pas cracher dans la platée de bînes: *Souvenirs de Brokeback Mountain* est un beau et assez bon film, bien-pensant, romantique et tout. Ça s'écoute bien, sans ajouter grand-chose, à part la splendeur idyllique mais rebattue des paysages, aux quelques dizaines de pages sobrement imagées et dénuées de tout pathos écrites par Proulx, dont l'idée de départ, ce contre-emploi de cow-boys «bi», soutient tout l'édifice.

Fidèle en adaptation

Si une adaptation peut être qualifiée de fidèle, c'est bien celle-là. Une des seules surprises que réserve le film réside d'ailleurs dans le scrupuleux respect, allant presque jusqu'au mimétisme, voué au texte original par la paire de scénaristes — dont le bon vieux Larry McMurtry, lui-même une légende du western littéraire et un ancien de la bande à Kesey dans l'Oregon, le gars tout désigné pour dépoussiérer ce folklore passablement encroûté. A de nombreux endroits, les répliques des acteurs sont repiquées pratiquement telles quelles des dialogues de la nouvelle.

On peut lire sur Wikipédia que Proulx s'est montrée plutôt satisfaite de l'adaptation, et on la comprend. Elle est même allée plus loin, épousant la cause de la version filmique jusqu'à rebaptiser «Trash», dans les pages du *Guardian*, le rival intitulé *Crash* qui venait de lui ravir la palme du meilleur film. Ce qui n'empêchera pas la romancière de déclarer à la *Paris Review*, en 2014, qu'elle regrette d'avoir écrit *Brokeback Mountain*.

«... the problem has come since the film. So many people have completely misunderstood the story». Proulx devait maintenant composer avec les amateurs d'un art plus populaire qui ne lui réclamaient rien de moins qu'un bon vieux *happy end*, quand ils ne réécrivaient pas simplement la fin de l'histoire à sa place. «It just drives me wild», qu'elle ajoutait, avant d'aller s'en payer une bonne tranche à la banque.

«BROKEBACK MOUNTAIN» LES PIEDS DANS LA BOUE
Annie Proulx
Traduit de l'anglais par Anne Damour
Rivages
Paris, 2001, pages 9 à 44



GALLMEISTER

Dans son plus récent opus, Craig Johnson offre aux lecteurs une plume dense et lumineuse.

POLAR

L'étrange Wyoming de Craig Johnson

La dent du serpent allie secte rétrograde et poignée d'escrocs dans un tout explosif

MICHEL BÉLAIR

On a déjà dit ici, à plusieurs reprises, le plaisir sans cesse renouvelé de voir arriver un nouveau livre de Craig Johnson. L'œuvre de cet ancien prof d'université-policier new-yorkais-forgeron-«rodéiste»-charpentier, etc. devenu éleveur de chevaux dans son ranch de Ucross, dans les hauteurs du Wyoming... est une bénédiction.

On retrouvera ici avec bonheur sa galerie de personnages absolument inimitables tournant autour de Walt Longmire, shérif d'Absaroka, le plus petit comté du Wyoming et de tous les États-Unis. Son ami le plus proche, Henry, dit l'Ours ou la Nation Cheyenne; Vic, son assistante bien aimée partisane des Flyers de Philadelphie; et le Chien, son compagnon fidèle.

Avec la chaîne des Bighorn Mountains comme horizon, le shérif et sa bande se retrouveront plongés malgré eux dans une histoire invraisemblable mettant en scène une secte et une poignée d'escrocs installés près du Teapot Dome...

Étrangetés en série

Dans ce décor somptueux que Johnson sait décrire comme pas un, c'est l'apparition d'un jeune adolescent un peu étrange qui va mettre le feu

aux poudres. Le shérif Longmire constate vite que le jeune homme est illettré et qu'il semble sortir tout droit du milieu du XIX^e siècle. Comme pour lui prouver qu'il a raison, surgit alors un personnage étrange, qui prétend être Orrin Porter Rockwell, ami personnel de Joseph Smith, le fondateur du mouvement adventiste des saints des derniers jours. Rockwell aurait donc près de 200 ans...

C'est loin d'être la seule étrangeté dans cette histoire où les personnages hors du commun se multiplient en série. Comme ce Roy Lynear, chef de la secte polygame de l'Église apostolique de l'Agneau de Dieu, un personnage «hénorme» tout droit sorti de *Dunes* et qu'on imaginerait facilement flotter, à la Harkonnen, dans un gigantesque fauteuil à ras du sol. Ou le vieux Van Ross, cet impossible grand-père naturaliste qui construit des soucoupes volantes en aluminium en attendant le Jugement dernier. Mais il y a surtout, autour du Teapot Dome — comme il y a quelques décennies autour de Waco —, une dangereuse bande de détraqués armés jusqu'aux dents qui protège un territoire clôturé.

De quoi, sinon de qui? Et pourquoi? Le shérif Longmire devra défoncer quelques barrières avant d'avoir un soup-

çon de réponse. Derrière les agissements rétrogrades de la secte et les machinations d'anciens agents secrets mal intentionnés, on ne saisira avec lui l'ampleur de l'opération qu'à la toute fin, quand tout explosera dans les feux de l'enfer.

Au-delà de cette intrigue hallucinante, on sera frappé ici par l'écriture dense et lumineuse de Craig Johnson — traduite encore une fois de façon somptueuse par Sophie Aslanides —, tout comme par son humour exceptionnel et sa tendresse profonde à l'égard de ses personnages. C'est probablement, avec *Tous les démons sont ici* paru en 2015, son livre le plus achevé et le plus lyrique.

Et même quand la violence menace tout autour, on tombe, partout au fil des pages, sur des perles comme: «La lune était en train de se coucher, soulevant des marées qui n'existaient plus, mais on sentait l'allégresse de sa lumière qui tombait sur les rochers.» Ahhh, le Wyoming...

Collaborateur
Le Devoir

LA DENT DU SERPENT

★★★★
Craig Johnson
Traduit de l'américain par Sophie Aslanides
Gallmeister — Noire
Paris, 2017, 370 pages

HUMANITÉ

SUIVE DE LA PAGE E 1

ses lecteurs! C'est en quelque sorte l'humanité entière que transporte en civière la nouvelle. «J'ai des conversations vraiment inattendues durant lesquelles on parle de la fragilité de l'être humain. C'est un milieu de toutes les rencontres possibles, avec l'autre et avec soi. Je croise toute une panoplie de gens que je ne croiserais jamais dans ma vie normale et même quand je n'en parle pas directement dans mes livres, ce sont les humains que je rencontre ici qui finissent souvent par y surgir sous une autre forme.»

Les détours de la mort

De tous les types de courses possibles, le brancardier moyen ne raffole pas des promenades entre les soins palliatifs et la morgue. Suzanne Myre n'est pas une brancardière moyenne.

«Ce sont mes courses préférées!» s'exclame à nouveau cette authentique verbomotrice, qui se dit complètement fascinée par la mort. «Avant, on pouvait passer n'importe où dans l'hôpital avec le corps [qui est évidemment recouvert d'un drap]. Mais on a eu des plaintes, donc il faut maintenant faire plein de détours pour ne pas l'exposer. Ça arrive encore que j'entre dans un ascenseur avec un corps et que les gens sortent, parce qu'ils sont apeurés. J'ai souvent le goût de leur dire: "Ça va vous arriver à vous aussi, vous savez?"»

Avant de transporter l'être humain jusqu'à son ultime

dodo, le brancardier escorte le malade pendant certains des moments les plus chargés en émotions de son existence: chirurgies graves, examens douloureux, séances de physiothérapie éprouvantes. Suzanne Myre évoque les trajets à destination des soins palliatifs.

«J'aime ça à mort!» s'exclame-t-elle, sans relever le jeu de mots un brin noir. «J'aime ça parce que c'est un moment extrême de la vie. Non seulement tu accompagnes des proches qui vont perdre quelqu'un qu'ils aiment, mais tu accompagnes quelqu'un qui va bientôt perdre sa vie. Ça demande du courage, se rendre vers le lieu où on va perdre sa vie.»

14 kilomètres à pied, ça use, ça use

La nuit dernière, Suzanne Myre n'a presque pas dormi. La sévère insomnie dont souffre l'écrivaine-brancardière de 56 ans s'aggrave lorsqu'elle sait qu'elle devra se rendre au boulot le lendemain. Il y a quelques minutes, elle changeait de chaussures pour une troisième fois depuis ce matin, dans l'espoir vain que se calment ses douleurs aux pieds, qui endurent parfois jusqu'à 14 kilomètres de marche par jour.

«Dès le départ, j'ai appris à me protéger, parce que j'accueillais tout et c'était épuisant, confie-t-elle. Les personnes malades sont souvent seules et elles viennent te chercher. Je ne m'attendais pas à ce que j'allais voir,

à ce à quoi les corps ressemblent en vieillissant, ce qu'ils sentent. Je me suis donc insensibilisée avec le temps, mais sans doute pas assez. Je pense que mes journées laissent des empreintes dans mon inconscient.» Empreintes se transformant peu à peu en vrais bobos.

Pourquoi ne démissionne-t-elle pas, alors? «Parce que je sens que, le temps d'un transport, je peux faire agir concrètement en écoutant les gens et entrant dans leur monde pendant les minutes où je les accompagne. Ça me suffit pour sentir que je leur ai fait du bien. Si je les fais sourire ou rire, c'est l'ultime récompense. Et cette réponse-là, contrairement à celle des livres, elle est immédiate. Si j'ai du mal à imaginer faire autre chose, c'est qu'il est immense, ce sentiment d'utilité à l'autre.»

Royalement allergique aux mondanités d'un milieu de l'édition qui se prend parfois au sérieux, au point où elle peine à se décrire en employant le mot «écrivaine». Suzanne Myre ne peut s'empêcher de parfois renvoyer dos à dos la relative vanité de l'entreprise littéraire et la tragédie sans cesse renouvelée de la mort qu'elle côtoie. «C'est un travail riche parce qu'il est constamment question ici de vie ou de mort. Je ne peux jamais oublier que tout ce qu'il a de réellement important, c'est la santé.»

Collaborateur
Le Devoir

NOUVEAU
Relations
NUMÉRO 791 AOÛT 2017

Au moment où le 150^e du Canada bat son plein, ce dossier vise à remettre certaines pendules à l'heure — notamment sur le colonialisme qui caractérise l'entreprise canadienne depuis ses origines — et à réfléchir aux lignes de fracture qui sont aux fondations de ce pays, au cœur de son identité.

150^e DU CANADA
CE QU'ON NE FÊTERA PAS

ARTISTE INVITÉ
Christian Tiffet

SOMMAIRE ET ABONNEMENT:
revuerelations.qc.ca

POUR VOUS ABONNER, RETOURNEZ CE COUPON AVEC VOTRE PAIEMENT À: SODEP (revue Relations) C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

L'ABONNEMENT DONNE ACCÈS AUX ARCHIVES DES 3 DERNIÈRES ANNÉES SUR LE SITE <REVUERELATIONS.QC.CA>

COCHÉZ:
VERSION IMPRIMÉE ET VERSION NUMÉRIQUE (PDF)
 1 an (6 numéros) 40 \$
 2 ans (12 numéros) 70 \$
 1 an, étudiant* 25 \$
 1 an, à l'étranger 55 \$
 1 an, de soutien 100 \$

VERSION NUMÉRIQUE (PDF) SEULEMENT
 1 an 30 \$
 1 an, étudiant* 20 \$

Taxes incluses, sauf abonnement à l'étranger
* Sur justificatif

TPS: R19003952 TVQ: 1006003784

JE M'ABONNE À RELATIONS:
NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____
CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (____) _____
COURRIEL (OBLIGATOIRE) _____
COCHÉZ SVP SI VOUS ACCEPTEZ DE RECEVOIR NOS INFOLETTRES TPS: R19003952 TVQ: 1006003784

JE PAIE PAR CHÈQUE À: LA SODEP (RELATIONS) OU PAR CARTE DE CRÉDIT

NUMÉRO DE LA CARTE _____
EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

FICTIONS

FICTION GRECQUE

La crise et ses humiliations permanentes

Christos Ikonou raconte cette souffrance grecque dont les pages financières ne témoignent pas

CAROLINE JARRY

La crise économique grecque ne fait pratiquement plus les nouvelles, mais elle n'en continue pas moins. Le 15 juin dernier, la Grèce a obtenu de ses créanciers un nouveau prêt pour continuer à payer sa dette. En échange, Athènes a accepté de nouvelles réformes des retraites et de l'impôt sur le revenu, qui vont s'appliquer à partir de 2019 à une population déjà accablée par sept ans d'austérité.

Les souffrances causées par la crise ont commencé à sortir des pages économiques pour gagner celles de la littérature. Après les auteurs Pétros Márkaris et Vassilis Alexakis, le journaliste et écrivain Christos Ikonou vient de publier un troisième recueil de nouvelles. *Le salut viendra de la mer* plante avec beaucoup de sensibilité le décor de cette Grèce exsangue, si loin des cartes postales.

Les cinq nouvelles qui composent le recueil mettent toutes en scène des hommes et des femmes qui ont fui la pauvreté des villes pour tenter de se bâtir une nouvelle vie dans une île fictive de la mer Egée. Ils ont des rêves de renouveau, veulent fonder une coopérative, ouvrir une ouzérie pas chère ou faire pousser du bio. Mais tous, Tassos, Lázaros, Stávros, vont se casser les dents sur la dure réalité de cette île où ils ne sont pas les bienvenus, indésirables réfugiés intérieurs qu'on appelle avec mépris « ceux d'aut' part ». Il n'y aura pas de salut.

Humiliés

La crise économique est centrale, mais c'est le sous-thème de l'humiliation qui domine. Ainsi Tassos, qui voulait fonder une coopérative indépendante, est battu par des mafieux de l'île et se retrouve une semaine à l'hôpital. Lors d'un affrontement subséquent, Tassos et l'un des mafieux se tiennent en joue, chacun avec son pistolet. Un ami de Tassos, témoin de la scène, raconte : « On s'attendait, nous les hommes, à ce que Tassos appuie le premier sur la détente. [...] On le voulait. [...] On attendait qu'il apporte une fin juste, héroïque, digne d'un homme » à l'injustice et à l'humiliation. Peut-on voir là un parallèle avec la situation de la Grèce devant ses créanciers, quand 61% de la population a voté contre les conditions de prêts imposées en 2015? Mais Tassos a baissé le bras (et Athènes a accepté les conditions des créanciers). Et lorsque le mafieux lui a envoyé une baffa, Tassos n'a pas réagi... Et cette nuit-là, il s'est suicidé.

Pessimisme contre idéalisme

La Grèce est en partie l'artisan de son propre malheur, suggère l'auteur dans une autre nouvelle, où Lázaros s'adresse mentalement à son fils disparu et qu'il cherche en vain. Il lui dit que l'île a reçu plein de coups de poignard, des Sarrasins, des Turcs, des Italiens, des Allemands. « Mais les plus profonds, ceux qui font le plus mal, nous nous les sommes donnés nous-mêmes. Car le poignard du frère tue deux fois mieux que celui de l'étranger. »

Cette nouvelle particulièrement douloureuse montre un Lázaros repentant face à un fils qu'il a obligé à travailler pour un mafieux qui l'a insulté et humilié. Souhaitant son retour, il promet de ne plus lui dire quoi faire : « Je me suis trompé [...]. Viens, mon garçon, et fais comme tu le sens. Je fais le serment d'arrêter mes remarques. » Faillite d'une génération devant ses enfants.

Le recueil de nouvelles est pessimiste. Cependant, on note aussi en filigrane un excès d'idéalisme qui en affaiblit la charge critique. Les personnages ont des rêves un peu romantiques : « ils cultiveraient rien que du bio, pour n'avoir plus besoin [de ceux] qui leur refilaient de l'ail chinois et des tomates hollandaises », une position antimondialisation un peu simple. L'œuvre tombe parfois dans les stéréotypes : Stávros n'aime pas l'oncle de sa femme, qui travaille en Allemagne : « sang grec, cervelle allemande », lui reproche-t-il schématiquement.

Malgré un style répétitif qui agace par moments, ce recueil montre bien le désespoir vécu en Grèce sans être tout à fait à la hauteur de la quasi-tragédie qui se déroule là-bas.

Collaboratrice
Le Devoir

LE SALUT VIENDRA DE LA MER

★★★
Christos Ikonou
Traduit du grec par Michel Volkovitch
Quidam éditeur
Paris, 2017, 192 pages



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Danielle Dussault multiplie les décors dans *Libera Me*, des couloirs d'une université au parc du Portugal à Montréal.

FICTION QUÉBÉCOISE

Sauver son âme

Danielle Dussault recompose les fragments d'une intimité douloureuse entre Vilnius et Montréal

FABIEN DEGLISE

Il ne faut jamais se fier aux apparences, y compris lorsqu'elles prennent la forme d'une lettre glissée sous la porte d'un bureau pour rappeler le souvenir d'une présence, d'un lieu, d'un événement, d'un passé dont on a voulu s'extirper, sans doute pour survivre.

Franz Jirsa — c'est peut-être son véritable nom, ou pas — en prend rapidement conscience au contact de la première missive qu'il reçoit. L'homme, informaticien à l'Université Concordia, est spécialiste des algorithmes et de la mémoire des avatars, ces représentations virtuelles que l'on se donne pour exister dans les univers numériques. Ou pour faire revivre ceux qui n'existent plus. Il vient de Vilnius en Lituanie où le contenu de ces lettres, porté par la voix d'une femme, va le ramener,

en 2003, juillet 2003, quelques jours avant la mort de Marie Tringnant sous la violence des coups de Bertrand Cantat dans la chambre 35 de l'hôtel Domina Plaza.

Tout est en langueur et en évocation dans *Libera me* (Éditions Michel Brûlé), nouveau roman de l'auteure prolifique Danielle Dussault. La narration oscille entre lui, elle, et surtout entre les fragments d'un passé qu'ils vont exposer chacun de leur côté pour tenter de reconstruire une mémoire commune et lointaine, en passant des couloirs d'une université montréalaise à ceux du Radisson Blu Hotel de Vilnius, du parc du Portugal à Montréal au Zaliasis Tiltas, ce pont vert qui enjambe la rivière Neris dans la capitale lituanienne, mais aussi en convoquant l'ex-membre du groupe Noir Désir, Leonard Cohen, sa poésie, et les rassemblements devant sa ré-

sidence montréalaise qui ont suivi son départ en novembre dernier. Il y est question de violence conjugale, de désespoir, mais aussi d'absolution.

L'écriture est classique. Elle laisse ses mots tracer les contours d'une intimité partagée, douloureuse, interdite et troublée qui puise subtilement dans le mystère de la mathématique, dans les détails de la vie urbaine, comme dans le monde de rêve pour se raconter. « La nuit, le monde disparaît derrière mes yeux. Dans l'obscurité, je me retrouve à mi-chemin entre le rêve et la réalité. Il suffit de peu pour que tu émerges à l'entrée de mes nuits. Tu as ce regard un peu fou, un regard qui s'empare de tout. La nuit alors que ton visage disparaît, je me retrouve seule dans ma chambre en dialogue avec l'absence. »

Il y a eu un couple, de la violence, une Marie rencontrée sur

un pont à Vilnius un soir de désespoir, un regard chargé croisé sur la ligne orange du métro, direction Montmorency, mais il y a surtout très peu de certitudes dans ce texte, dont l'édition et la mise en page ont été un peu bâclées, et qui avance sans doute un peu trop lentement vers une destination finale, voire fatale sur laquelle le titre du bouquin ne fait pas de mystère. *Libera me* est ce chant liturgique qui apparaît à la fin des funérailles dans la tradition catholique, ce chant qui implore la délivrance du défunt de tous ses péchés.

Le Devoir

LIBERA ME

★★★
Danielle Dussault
Éditions Michel Brûlé
Montréal, 2017, 134 pages

FICTION BRITANNIQUE

La disparition imminente de la culture

En 13 contes pour adultes, Kanishk Tharoor s'inquiète du futur

MANON DUMAIS

D'un passé ancestral fantasmé à un futur anticipé anxio-gène, en passant par une illustration lucide du présent, Kanishk Tharoor explore dans ce premier recueil de nouvelles notre rapport à la culture. À travers treize récits, où il nous transporte aux quatre coins du monde, et même dans l'espace, l'écrivain pose un regard plutôt acerbe sur notre temps.

De fait, ce n'est pas la richesse de notre culture, et encore moins notre attachement à celle-ci, que Tharoor célèbre. Qu'il emprunte au conte, à la fable, au récit d'aventures ou à la chronique, c'est à sa disparition imminente qu'il s'intéresse, sous les ravages de la colonisation, de l'immigration et de l'appropriation culturelle à travers les époques et les continents.

Tantôt émouvantes, tantôt drolatiques, les nouvelles qui composent *Nager dans les étoiles* abandonnent leurs personnages face à leur inéluctable destin, laissant au

lecteur le loisir d'imaginer la suite de chaque monde que Kanishk Tharoor dépeint de sa plume, dont la poésie capiteuse laisse deviner des inspirations indiennes, persanes et arabes.

Première nouvelle du recueil, *Nager dans les étoiles*, où des ethnologues enregistrent la voix de la dernière locutrice d'une langue, donne parfaitement le ton : « Après elle, sa langue n'a qu'un avenir fantomatique. Ils sont peu à se rappeler le temps où ses accents rythmés unissaient les vallées et les hautes terres. Cliniquement parlant, elle est déjà morte. Une langue n'est pas vivante si elle n'existe que dans la tête d'une vieille femme, quelle que soit la qualité de ses dents. »

L'envahisseur hégémonique

Alors qu'il relate le destin de cette femme transplantée dans un village voisin du sien, où la langue commune n'était pas sa langue natale, l'auteur évoque toutes ces cultures menacées d'extinction

par l'hégémonie des peuples envahisseurs — l'histoire du Canada, ça vous rappelle quelque chose? Dans *La perte de Muzaffar*, c'est le regard descendant du pays hôte sur l'immigrant qu'il dénonce à travers le destin funeste d'un cuisinier venu du Moyen-Orient tra-

vaillant à la solde d'une riche famille new-yorkaise. Même lorsqu'il tanguait vers le loufoque, comme dans *Un éléphant à la mer*, où un pachyderme est offert par l'Inde à la princesse du Maroc, Tharoor traduit le désarroi des êtres arrachés à leur

culture en s'attardant aux états d'âme d'une bête rêvant de s'abîmer dans la mer plutôt que de vivre loin des siens : « Dès que l'océan cobalt était en vue, les muscles de l'animal semblaient animer d'un désir nouveau — palpable en dépit de sa retenue, car les éléphants sont des créatures polies d'un tempérament fondamentalement conservateur. Une petite contraction ici, un petit renflement là suffisaient au mahout pour

comprendre que sa monture regret-tait déjà la mer. »

S'il fallait choisir une nouvelle pour résumer *Nager dans les étoiles*, ce serait *Les Nations unies dans l'espace*. Non qu'elle soit la plus représentative de l'art de Tharoor ou la plus captivante, ou encore la plus enchanteresse, mais elle laisse deviner son inquiétude quant au futur. Alors qu'ils regardent les pays disparaître l'un après l'autre à bord de leur vaisseau spatial, les membres de l'ONU, incapables de trouver une nouvelle planète pour la race humaine, en sont réduits à danser en apesanteur, telle la cigale de la célèbre fable qui n'a jamais pensé à investir dans l'avenir. Pessimiste, Kanishk Tharoor? On ne saurait le blâmer.

Le Devoir

NAGER DANS LES ÉTOILES

★★★
Kanishk Tharoor
Traduit de l'anglais par Francis Kertline
Seuil
Paris, 2017, 239 pages



CIRCUIT DES arts
MEMPHRÉMAGOG

SODEC Québec



Du 22 au 30 juillet 2017

Exposition collective du 19 au 30 juillet

Au Centre d'arts visuels de Magog
61 rue Merry Nord, Magog

www.circuitdesarts.com

ESSAIS

Gilles Marcotte
en mémoire

LOUIS CORNELIER

Dans l'histoire de l'essai québécois, Gilles Marcotte (1925-2015) s'impose comme un précurseur et comme un maître. Ses premiers essais — *Une littérature qui se fait* (1962), *Le temps des poètes* (1969) et *Le roman à l'imparfait* (1976) — accompagnent et éclairent le passage de la littérature canadienne-française à la littérature québécoise en y participant.

C'est peu de dire que Marcotte était un critique remarquable. Il fut certainement « l'un des plus grands », n'hésite pas à écrire André Brochu, qui fut son collègue et ami, dans *Présences de Gilles Marcotte*, le plus récent numéro de la revue *Études françaises*, tout entier consacré à la mémoire de celui qui a laissé sa marque non seulement comme critique (*La Presse*, *Le Devoir*, *L'actualité*), mais aussi comme essayiste, nouvelliste, romancier et professeur à l'Université de Montréal.

Des collègues rendent hommage à ce remarquable critique et essayiste québécois

Etudiant en lettres et nationaliste, à la fin des années 1980, je n'ai pas tout de suite aimé la prose de Marcotte. Fédéraliste, il affirmait, en 1989, dans l'introduction de *Littérature et circonstances* (Nota bene, 2015, pour la réédition), adhérer « encore à la plupart des valeurs que proposait Cité libre » et multipliait les déclarations de méfiance à l'endroit du nationalisme littéraire. Ses essais, de plus, me semblaient plus impressionnistes que rigoureusement théoriques et dégageaient un parfum canadien-français, deux caractéristiques qui convenaient mal à ma jeune modernité militante.

Un véritable écrivain

Marcotte n'a pas changé, mais moi, si. J'ai même fait de la critique dans *Cité libre*, au début des années 1990, avant de renouer avec le souverainisme. Je suis devenu, surtout, je pense, avec l'âge et la pratique, un meilleur lecteur, moins dogmatique, plus sensible à l'intelligence interprétative qu'à l'esbroufe théorique, ce qui m'a permis de comprendre enfin la vraie valeur de l'œuvre de Marcotte.

Souvent réduit à son statut de critique, dont la principale qualité aurait été son art d'éclairer les œuvres des autres, Marcotte, écrit le sagace Robert Melançon, est bien plus que ça. C'est un véritable écrivain, « c'est-à-dire non seulement attentif à la langue, mais faisant de la langue le lieu de sa pensée et de sa vie intérieure ».

La littérature, continue Melançon, « se signale par une sorte de tremblement du langage, par une incertitude, par une prise de risques qui lui interdit de prétendre porter tout uniment une vérité aussitôt utilisable », et toute la prose de Marcotte vibre de cette « précarité » lumineuse et nécessairement dérangeante.

Il suffit de lire, pour s'en rendre compte, l'essai que la critique consacre à Nelligan dans *Une littérature qui se fait*. Il évoque certains vers « gauches et lourds » du poète, mais c'est pour aussitôt leur trouver « une troublante intensité ». Nelligan, poursuit-il, affronte le drame de la mort, mais cette dernière, dans son œuvre, « n'est pas souveraine » et « reste emprisonnée dans le jeu des mots ». En présentant ce livre, Jean Larose note, chez Marcotte, « ce don de clouer le cerveuil d'un auteur en prononçant son éloge ». L'inverse est aussi vrai : il rend hommage en critiquant.

Le génie de la discrétion

C'est l'art de Marcotte, qui a consacré toute son œuvre à bousculer amoureusement, avec une « joie sévère », selon la juste formule de Pierre Popovic, les auteurs québécois, notamment ceux du XIX^e siècle, pour, écrivait-il, « déceler derrière leurs pauvres mots la réalité à laquelle nous demeurons présents », une réalité, constate Marie-Andrée Beaudet, qui renvoie à une certaine « pauvreté natale », un thème aussi cher à Miron. Marcotte croyait à la nécessité de la littérature québécoise, mais refusait un nationalisme aveugle à ses faiblesses. Cela s'appelle de la lucidité.

La professeure Isabelle Daunais, auteure du magistral essai *Le roman sans aventure* (Boréal, 2015), est peut-être, avec Michel Biron, qui signe aussi un bel essai dans ce numéro, la plus brillante héritière de Marcotte. Dans une pénétrante réflexion sur le genre essayistique, elle rend hommage à « l'essayiste discret » que fut Marcotte. Ce dernier, explique-t-elle, se distingue des champions du genre en ne se posant pas en combattant face au monde, « mais à ses côtés », habité qu'il est par un « amour de la réalité » lui faisant fuir « les constructions trop théoriques ».

Pour Marcotte, écrit Daunais, « la littérature est nécessaire précisément en ce qu'elle permet de lutter contre l'utilité [...], ses certitudes, ses leçons de morale, sa bonne conscience ». La discrétion, en littérature ou ailleurs, n'interdit pas le génie.

PRÉSENCES DE GILLES MARCOTTE

★★★
Études françaises, volume 53, n° 1,
PUM
Montréal, 2017, 172 pages



Détail d'une série de portraits de Raymond Queneau, croqués dans un photomaton en 1928

FONDS JEAN-MARIE QUENEAU/DIFF. ÉDITIONS GALLIMARD/PUR 2017

L'écrivain raconté par ses images

La littérature peut-elle devenir patrimoine culturel sans la photographie des auteurs, demande un groupe d'universitaires ?

FABIEN DEGLISE

Il n'y a pas que les mots qui ont construit la notoriété exceptionnelle de Victor Hugo. Il y a aussi les images représentant l'homme de lettres et sans lesquelles sa légende, de son vivant comme après sa mort en 1885, aurait été moindre. « Hugo s'est [...] employé lui-même, en un parallèle systématique et parfaitement conscient avec la réalisation de son œuvre écrite, à constituer, susciter, encourager et enrichir [l'imagerie] consacré à sa personne », écrivent Jean-Pierre Montier, David Martens et Anne Reverseau, professeurs de littérature en France et en Belgique pour expliquer la célébrité du père des *Misérables* et de *Notre-Dame de Paris* dans *L'écrivain vu par la photographie* (PUR).

L'ouvrage académique met l'accent sur ce que les romanciers, poètes, dramaturges, essayistes ont montré d'eux-mêmes, par l'image plutôt que les mots. « Sur le plan de la représentation, tout porte à croire que l'hugolâtrie finale est le résultat d'un formidable mécanisme de fusion progressive entre l'iconographie de l'homme et celle de l'œuvre », ajoutent-ils en citant un texte publié dans *Le monde illustré*, au lendemain des funérailles de Victor Hugo.

On aurait pu croire les deux mondes aux antipodes. Erreur. Littérature et photographie font très bon ménage.

Mieux, la démocratisation des « processus de production de l'image » est même à l'origine d'un phénomène sociologique et anthropologique singulier dans le monde des lettres. Elle a permis aux écrivains de se représenter eux-mêmes, de lier une certaine intimité à leur travail, de se montrer en groupe, pour faire corps, définir des canons, revendiquer un engagement social, politique, linguistique, culturel, découvre-t-on au contact des nombreux universitaires qui se succèdent dans ce bouquin pour contribuer à l'autopsie de clichés, argentiques ou numériques, qui font la littérature et sa mise en patrimoine, depuis hier et encore aujourd'hui.

Pour le public qui jusque-là se bornait à lire, la photographie a permis la découverte de l'apparence physique des assembleurs de mots, de ces conteurs d'histoire, de ces constructeurs de réalités alternatives et parfois même de leur facétie, comme dans cette série d'images tirées d'un photomaton et montrant Raymond Queneau en 1928 dans

une grande diversité d'expressions. Une sorte d'exercices de style... picturaux.

« La photographie de l'écrivain renvoie à une multitude d'images d'Épinal, faisant jouer à fond les dimensions symboliques de la figure de l'auteur », expose Marie-Pier Luneau, prof de littérature à l'Université de Sherbrooke, et Marie-Eve Riel, postdoctorante à l'UQAM, dans ce bouquin qui creuse le sujet dans le vaste territoire de la francophonie. On y découvre d'ailleurs des photographies de Gaston Miron, d'Hubert Aquin, de Gaétan Dostie. Entre autres. Écrivain à sa table de travail, dans sa bibliothèque, dans les décors de ses inspirations... ces représentations sont aussi nombreuses que prévisibles. Par la mise en commerce de plus en plus évidente qu'elles soutiennent, ces images ont aussi fait apparaître des écrivains de plus en plus beaux, a confirmé il y a quelques années Antoinette Rouverand, directrice du marketing chez Hachette dans les pages du *Nouvel Observateur*, citée ici par les deux universitaires, à dessein : « Évidemment, une jolie femme ou un beau gosse, ça fait toujours mieux [...] Je ne dis pas qu'un moche va gêner les ventes, mais à l'inverse, un beau va plutôt les booster. »

Émile Zola dans le décor orientaliste de son bureau, Alexandre Dumas fils austère derrière son bureau de style Empire, Verlaine entre arrogance et dépression atablé dans un troquet parisien font figures d'exception, mais viennent alimenter malgré tout ce courant critique et puriste qu'éclaire la sociologue Nathalie Heinrich à propos de cette célébrité par l'image qui, pour l'écrivain comme pour d'autres artistes d'ailleurs, tendrait à « dévaloriser l'œuvre d'art ». C'est du moins ce que le snobisme prétend. « Valeur de célébrité et valeur artistique peuvent cumuler dans l'esprit des profanes, mais tendent à s'opposer dans la culture savante », écrit-elle.

La condamnation est aussi facile que réductrice. Elle ne tient pas compte non plus de la part de cette iconographie de l'écrivain dans la mise en valeur du littéraire et sa conversion en patrimoine culturel, font remarquer Martens, Montier et Reverseau dans une conclusion qui fait écho à Roland Barthes, pas uniquement exposé sur la page en 1957, mais également cité sur la mise en spectacle dudit écrivain. « On aurait tort de prendre cela pour un effet de démythification. C'est tout

le contraire », a-t-il écrit dans *Le Figaro magazine* en 1970. Le texte s'intitulait « Les écrivains en vacances ». Participer « par la confiance à la vie quotidienne d'une race sélectionnée par le génie » flatte le lecteur. « Le solde de l'opération, poursuit le philosophe, c'est que l'écrivain devient encore un peu plus vedette [il] quitte un peu davantage cette terre pour un habitat céleste. » Un lien de causalité qui reste à voir, même si, ici, à

plusieurs égards sur 300 pages, il peut déjà être vu.

Le Devoir

L'ÉCRIVAIN VU PAR LA PHOTOGRAPHIE

★★★ 1/2

Sous la direction de David Martens, Jean-Pierre Montier et Anne Reverseau
PUR
Rennes, 2017, 300 pages



RMN-GRAND PALAIS/PUR 2017

L'écrivain français Émile Zola, chez lui, en 1890 (détail)

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 3 au 9 juillet 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NO DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	À qui la faute?	Christine Brouillet/Druide	1/4
2	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	2/9
3	Une simple histoire d'amour • Tome 1 ...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/10
4	Pourquoi pars-tu, Alice?	Nathalie Roy/Libre Expression	4/8
5	Les chevaliers d'Antarès • Tome 6 ...	Anne Robillard/Wellan	5/8
6	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	6/6
7	Le bonheur des autres • Tome 2 ...	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis	7/7
8	Les Glorieux et les Réprouvés • Tome 1 ...	Alexandre Vézina/ADA	9/3
9	Bien roulée	Annie Lambert/Mortagne	8/3
10	La diaspora des Desrosiers	Michel Tremblay/Leméac	-/1

▼ Romans étrangers

1	Au fond de l'eau	Paula Hawkins/Sonatine	1/5
2	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	2/11
3	Un appartement à Paris	Guillaume Mussa/XO	4/16
4	Tous les deux	Nicholas Sparks/Albin Michel	5/8
5	Noir comme la mer	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/9
6	Jusqu'à l'impensable	Michael Connelly/Calmann-Lévy	6/8
7	Quand sort la recluse	Fred Vargas/Flammarion	8/9
8	L'informateur	John Grisham/Lattès	7/10
9	Vaticanium	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	9/11
10	À nous	Elin Hilderbrand/Lattès	10/4

▼ Essais québécois

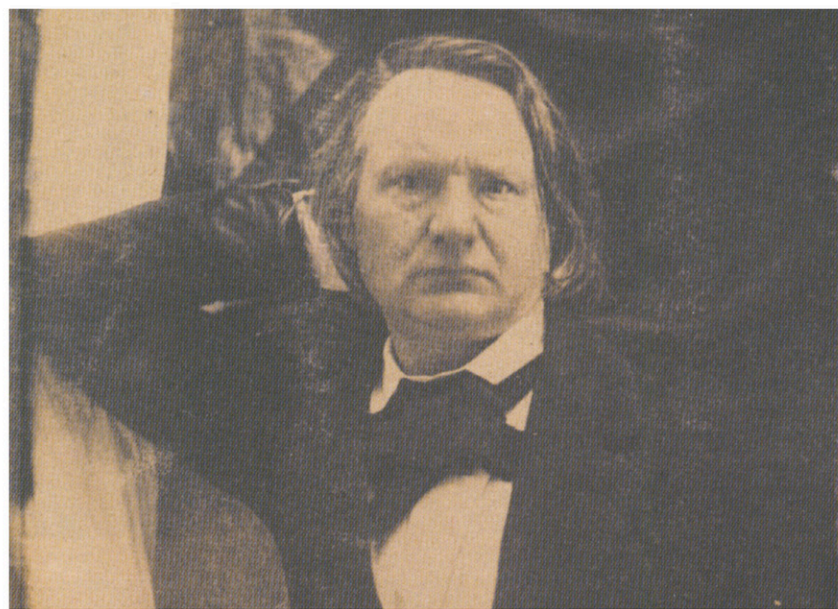
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/38
2	Les luttes fécondes	Catherine Dion/Atelier 10	2/8
3	L'industrialisation, l'industrialisation du système...	Joëlle Tremblay/Somme toute	3/4
4	Traces de l'histoire de Montréal	Serge Joyal Mario Robert/Boréal	9/2
5	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal Pierre Thibault/La Presse	8/7
6	La traversée du Colbert. De Gaulle au...	André Duchesne/Boréal	5/3
7	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	-/1
8	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	10/5
9	C'est ben beau de chialer mais toi kess ...	Collectif/Moult éditions	-/1
10	Introduction à la philosophie • Tome 1	Normand Baillargeon/Poètes de brousse	-/1

▼ Essais étrangers

1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/73
2	Lettre ouverte aux animaux (et à ceux...)	Frédéric Lenoir/Fayard	3/3
3	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	2/16
4	Reconnaitre le fascisme	Umberto Eco/Grasset	6/6
5	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	4/18
6	L'Amérique m'inquiète (Édition originale...)	Jean-Paul Dubois/L'Olivier	-/1
7	Frères migrants	Patrick Chamoiseau/Seuil	5/4
8	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	7/14
9	Un racisme imaginaire	Pascal Bruckner/Grasset	-/1
10	Connaissance, ignorance, mystère	Edgar Morin/Fayard	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



ATELIER DE JERSEY/MAISONS DE VICTOR HUGO/ROGER-VIOLLET/PUR 2017

Victor Hugo photographié dans son atelier de Jersey en 1853 (détail)